

Cinéma et enseignement (Le point de vue du professeur Henri Agel)

Henri Agel

Numéro 9, avril 1957

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/52307ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Agel, H. (1957). Cinéma et enseignement (Le point de vue du professeur Henri Agel). *Séquences*, (9), 41–42.

LE CINÉMA ET L'ENSEIGNEMENT

(Le point de vue du professeur Henri Agel)

Un écrivain contemporain déclare: "C'est une profonde erreur de porter un roman à l'écran." Partagez-vous ce sentiment?

En arrivant au Lycée Voltaire il y a quinze jours, j'ai été assailli par les réflexions mi-cordiales mi-sarcastiques de mes collègues de Lettres: "Alors vous devez être heureux de voir que le cinéma est enfin admis dans l'Université! Vous voyez bien que tout arrive". En fait, quand j'ai relu de près la question posée, il m'a semblé que les éducateurs épris de cinéma n'avaient pas tellement lieu de se réjouir. Que signifie en effet le troisième sujet du bachot: "C'est une erreur profonde que d'adapter un roman à l'écran" sinon que la valeur d'un livre est considérablement appauvrie par sa mise en images? Et j'ai reconnu tout de suite cette antique circonspection, cette méfiance larvée mais têtue vis-à-vis d'un mode d'expression que la plupart des professeurs persistent à tenir pour inférieur. Dès lors, le travail qu'on attendait de l'élève (et je sais quelques innocents, trop sensibles aux beautés du cinéma qui risquent fort d'être sévèrement notés), c'était une mise en évidence de cette dégradation que subit le roman quand il est porté à l'écran. Ayant décrit moi-même, l'an dernier, dans ces colonnes un article pour dénoncer l'avalissement trop fréquent de la matière romanesque par les tâcherons du septième art, j'aurais mauvaise grâce à ne pas reconnaître que l'examineur a raison de dénoncer cet abus. Mais était-il justifié pour autant de généraliser (c'est ce qu'on appelle en classe de philosophie une induction vulgaire) et de condamner le principe même de l'adaptation, en sous-entendant que l'écriture cinématographique est incapable de sauvegarder la complexité et la profondeur d'un beau livre?

Quelques témoignages.

Une culture un peu plus poussée, une fréquentation moins distraite des salles de cinéma, auraient permis à notre professeur et à ses collègues dédaigneux du cinéma, de constater que les modalités d'expressions du film permettent un resurgissement des données psychologiques ou poétiques d'un roman et souvent même une transfiguration. Le journal d'un curé de campagne, Le Fleuve, Espoir, Le diable au corps en témoignent avec éclat. Peut-être nos pédagogues seraient-ils éclairés aussi par la lecture des exégèses pénétrantes de Roger Leenhardt, Alexandre Astruc, André Bazin, la rumination sérieuse de tout ce qu'on a écrit sur la caméra-stylo, la vision d'un film comme Les dernières vacances, qui détruit les structures dramatiques traditionnelles au profit d'une composition romanesque. Ces dix dernières années nous ont précisément donné l'occasion de comprendre, grâce à quelques grands films et à quelques investigations critiques lucides et bardées, que la voie du cinéma est beaucoup plus dans le déroulement libre et sinueux du roman que dans l'articulation en épisodes dramatiques fortement structurés.

Le cinéma est toute intériorité.

Gageons que la plupart des correcteurs de ce troisième sujet n'apprécient point (est-il sûr même qu'ils les connaissent) des oeuvres comme

Umberto D, O'Kasan, Les Vacances de M. Hulot, Les Vitelloni, Le Voyage en Italie, Lola Montès? Gageons que le cinéma reste à leurs yeux la représentation et non l'incarnation d'une certaine donnée et que l'explicite triomphe pour eux à tout coup de l'implicite dans l'histoire du cinéma. Pourtant, ce que nous apprend chaque jour la vision des classiques de l'écran et des grands films récents, c'est que le cinéma est toute intériorité, transparence, ouverture à l'inexprimable. Le cinéma est au fond beaucoup plus proustien par essence que théâtral. Si Balzac, Stendhal, Zola et beaucoup d'autres ont été massacrés en images, c'est que les artisans qui s'étaient imprudemment attaqués à leur oeuvre ne s'étaient pas avisés de méditer sur les correspondances roman-film comme l'ont fait un Renoir, un Bresson, un Ophuls. Mais justement les grands auteurs de films nous démontrent que leur art est susceptible de tout dire et que la merveilleuse ambiguïté de l'image peut vertigineusement renouveler la substance d'un livre.

Tiré de "Radio-Cinéma-Télévision" no 339.

Le but final est de donner au cinéma une place tout à fait différente de celle qu'il tient — divertissement, opium, image — dans la vie des jeunes et même des adultes. Il faut accoutumer notre public encore malléable à voir dans le septième art, un mode de méditation morale, d'expression plastique, d'investigation intellectuelle, qui doit susciter un intérêt aussi élevé que la poésie ou la musique et provoquer un sain dégoût pour toutes les oeuvres qui trahissent les possibilités élevées de cet art encore neuf, mais déjà fécond.

Henri AGEL